Contes et légendes de notre Pays de Joux – 1 – Légendes, contes et fables, généralités, par Auguste Piguet (A.P., La vie quotidienne et les coutumes d'autrefois à la Vallée de Joux, Monographie folklorique, cahier B, Editions le Pèlerin, 1999, d'après des tapuscrits effectués vers 1950 environ).

Chercher dans des recueils spéciaux des légendes combières serait peine perdue. Les historiens seuls y font parfois allusion. A une époque récente seulement, certains périodiques en ont publié quelques-uns, tant en prose qu'en vers.

Notre répertoire légendaire se réduit à une douzaine de pièces. Plusieurs d'entre elles ont été signalées plus haut au sujet des superstitions.

La pauvreté relative de notre combe en légendes surprend. Il semble que son isolement aurait du en assurer le maintien. Les récriminations des pasteurs, l'esprit positif de la population et l'industrialisation au XVIIIe siècle, me paraissent responsables de cet état de chose.

Certaines de nos légendes remontent au temps des couvents, d'autres à l'époque bernoise. Il n'en est guère de plus récentes.

Commençons par celles qui mettent en scène les mineurs de la Dent et les gnomes leurs voisins. Lucien Reymond en traite longuement dans sa nouvelle intitulée « Les mineurs de la Dent de Vaulion ». On aimerait savoir où notre historien et romancier puisa, il y a plus de 80 ans, ces renseignements si détaillés. Laissa-t-il travailler son imagination fertile ou reproduisit-il fidèlement les légendes qui avaient cours dans la région du Pont ?

Les mines d'or de la Dent furent exploitées de bonne heure. Peu de personnes osaient s'y hasarder à cause des esprits qui les gardaient. Le peuple se figurait que chaque nuit de la St. Michel, sept fantômes montés à rebours sur des sangliers dont la queue servait de bride, grimpaient sur cette montagne et disparaissaient dans le puits. Leur chef s'appelait Grabelioux. Cette version diffère sensiblement de celle du doyen Bridel.

Une pièce de vers inédite, de composition récente, décrit la chasse vertigineuse des grabelioux autour du lac, pareille à celle des Djinns de Victor Hugo.

Les mineurs de ces temps anciens croyaient voir, dit Lucien Reymond, des farfadets danser au clair de lune au bord des rochers de la Dent. Ces lutins malicieux taquinaient les chercheurs d'or pendant les orages et les nuits sombres. De temps à autre les sorcières venaient avec un manche à balai autour d'un cercle magique faire la « chette » là-haut, et une troupe de démons noirs avec un grand bouc noir accompagnait les sorcières qui dansaient autour du cercle magique. Dans ces grandes occasions, les gnomes sortaient du sein de la terre pour prendre part aux « sabbats infernaux ».

Le diable en personne habitait le fond de la mine, entraînant le trésor toujours plus profond, au désespoir des mineurs. Ces derniers parvenaient toutefois à

l'apaiser en sacrifiant à Satan un bélier noir, ou par des invocations puisées dans le Grand Albert.

Les chercheurs d'or venaient de loin : de St Claude, de Savoie, du Pays de Gex, de Ste Croix.

Un jour des Ste Crix s'aperçurent que des paillettes d'or demeuraient attachées à la chandelle par eux fixée au fond de la mine, dans un filon de terre noire. Ils firent des boulettes de cette matière et les emportèrent chez eux. Cette terre renfermait beaucoup de paillettes de l'or le plus pur. Mais un malheur survint. Les mineurs avaient placé sur le poêle l'assiette aux paillettes. Une jeune fille la renversa par inadvertance d'un coup de balai. Tout fut perdu.

Les mineurs de la Dent se livraient entre eux à de violents combats. Ils ne regardaient pas de précipiter leurs concurrents en bas les rochers[1].

Le gnome bienfaisant, dit Nyonnélou, a été plus haut l'objet d'une mention. Une pièce de vers patois, parue dans le Conteur Vaudois, relate les faits et gestes du diablotin des Chaumilles avec lequel mon arrière-grand-oncle eut affaire.

Une vieille tradition veut que les sires de la Sarraz aient jadis exercé le droit de cuissage sur les filles du Lieu sur le point de convoler (le dictionnaire de Lutz, article Pétrafélix me l'a appris). Cette pratique odieuse révoltait la population. Les jeunes gens, embusqués dans le bois de Pétrafélix, obligèrent l'orgueilleux baron à renoncer, la main sur la Bible, à sa prétendue prérogative. Une pièce de vers patois, inédite, cherche à évoquer cette étrange scène[2].

---

[1] Sur le sujet des mines d'or de la Dent de Vaulion, on peut lire dans le dictionnaire historique du canton de Vaud, 1867, p. 37, et sous l'article Vaulion (Dent de), entre autre ceci :

Longtemps la Dent de Vaulion a joui d'une certaine célébrité auprès du peuple à cause des mines d'or qu'on croyait qu'elle recelait dans son sein. - Des légendes mystérieuses racontaient comment d'heureux mineurs étaient arrivés à des fortunes considérables après quelques travaux dans la riche *Dent*.

Ces histoires, embellies encore par les narrateurs, excitaient les imaginations et recrutaient incessamment de nouveaux mineurs qui se formaient en associations souvent très nombreuses. Des villages presqu'entiers venaient y perdre leur temps et leur argent. - La Dent a été entamée de tous les côtés par la pioche des mineurs. La base, du côté de Vallorbes, est sillonnée de galeries, souvent profondes, qui pénètrent jusqu'à la base du rocher.

Malgré des déceptions sans nombre, le courage de certains mineurs n'a pas été rebuté. En vain des charlatans sont venus tromper leur crédulité par des ruses grossières : leur foi est restée entière. Ils croient à la *baguette de coudrier* pour indiquer la direction de la mine, au *miroir de Salomon* qui permet de voir dans les entrailles de la terre, etc.

Une femme française a audacieusement exploité cette crédulité il n'y a que peu d'années encore ; elle a causé la ruine de bien des malheureux.

Aujourd'hui l'on peut espérer que la diffusion des lumières, le progrès de la science qui affirme que des mines d'or, peu abondantes, ne peuvent exister dans les calcaires modernes (*astartien ptérocérien)* qui forment la montagne, mettront fin à des recherches qui ont accumulé tant de ruines.

Note : il se peut que les auteurs de cet article, Martignier et Aymon de Crousaz, exagèrent quelque peu. Il y a cependant que la ruée fut réelle, celle-ci prouvée par les traces d'exploitation que l'on peut découvrir à proximité du sommet. Sur le sujet on lira aussi avec intérêt : Le Cristallier Suisse, vol. 3, August 1973 : Une « ruée vers l'or » vaudoise : les mines de la Dent de Vaulion, par Marc Weidmann, Musée cantonal de Géologie, 1000, Lausanne, pp. 89 à 94 pour la version française.

[2] On lit dans Dictionnaire géographique et statistique de la Suisse, par Marc Lutz, édition de 1861, Lausanne, librairie de F. Blanchard, éditeur, 1861, volume 2, page 111 : PETRA-FÉLIX (Vaud, Cossonay), grande forêt que traverse la route qui de Cossonay conduit à la vallée de Joux. A ce nom de Pétrafelix ou Pierre heureuse se rattache une tradition populaire. On dit que des jeunes gens de la contrée attendirent un jour, près d'un bloc de rocher qui s'y trouve, un baron de La Sarraz qui revenait de la Vallée et le forcèrent à se désister de

Selon une tradition familiale, les chevaliers de Cuarnens, un moment possessionnés à la Vallée, se débarrassèrent par noyade d'une soeur nymphomane, honte de la noble maison. Quelques couplets patois inédits rappellent le souvenir de ce forfait.

Au temps de l'abbé de Tornafol, le Gouverneur et Conseil de Cuarnens surent adroitement mettre la main sur la montagne du Sapelet, au territoire de la Vallée. Les prémontrés en furent fort marris. Le Folklore suisse a publié cette légende en prose sous le titre « Le conte du Sapelet et ses congénères »[3].

Chacun connaît la légende de la cloche d'argent du monastère jetée au « noir du lac » par les moines fugitifs en 1536. Deux enfants du pays en ont fait le sujet : l'un d'une charmante plaquette[4] ; l'autre d'une poésie inédite d'une grâce étonnante.

Archiconnue aussi la légende des deux coureurs, pendant de celle des coqs schwytzois et glaronnais. Le Juge Nicole en donne le récit sommaire dans son recueil[5], puis, d'après lui, le Doyen Bridel[6] et d'autres historiens plus récents.

Il s'agissait alors de déterminer la longueur de la lieue vulgaire au septentrion du lac des Rousses, par où devait passer la limite entre Berne et la Comté espagnole. Deux coureurs partirent en même temps de la pointe nord du petit lac. Le Comtois faisait de longues enjambées pendant que le Bernois marchait à tout petits pas. Au bout d'une heure, un espace considérable séparait les deux champions. Les deux députés des deux seigneuries firent planter la borne juste au milieu des points extrêmes atteints par les coureurs.

Le « Bulletin du Folklore romand »[7] vient de publier la légende de la Baume aux rats qui tient de près, dans sa première partie du moins, du conte des Rats de Hameln de Grimm.

---

son droit de cuissage qu'il exerçait apparemment à la rigueur. Le traité fut conclu sur ce bloc de rocher, qui donna dès lors son nom à la forêt.

[3] Voir CLPJ 12, paru dans les Archives des traditions populaires, 32, 1942/1943, pp. 111-115

[4] Voir CLPJ 13, La Cloche, de Jules-Jérémie Rochat, conte paru dans l'ouvrage : A l'Enseigne du Poisson d'Or, Berne, 1923, pp. 19-25

[5] Recueil historique sur l'origine de la Vallée du Lac-de-Joux, Lausanne, 1840, pp. 368-369. On lit au chapitre 54 :

Ce fut cette même année que furent fixées les bornes entre les souverainetés de Bourgogne et de Berne, par le moyen des seigneurs députés de Sa Majesté Catholique, et de LL.EE. de Berne. On a remarqué, ci-devant, qu'il y avoit eu bien des difficultés à ce sujet, et l'on voit, par le recès de ce bornage, daté du 20e septembre 1648, que l'on avoit déjà essayé plusieurs moyens d'accommodement et tenu diverses conférences, à cet égard, sans avoir pu tomber d'accord, et qu'il en résultoit de grandes contestations entre les possesseurs des deux souverainetés dont les terrains étoient limitrophes. Enfin, on vint à bout d'établir les principales bornes, ainsi qu'elles sont indiquées dans le recès ; on les voit, encore aujourd'hui, avec les armes d'Espagne. Sur quoi, il est à remarquer que l'on se régla, pour le côté du vent de la Vallée, aux bornes d'accommodement d'entre ceux de *Morges et des Landes,* là où se termine la *lieue vulgaire.*

J'ai déjà fait mention ailleurs, du temps auquel cette lieue vulgaire fut délimitée ; on a une tradition qui porte que, pour la régler, on se servit d'un Suisse et d'un Bourguignon, que l'on fit partir tous deux ensemble, depuis le Lac-des-Rousses ; que le Bourguignon fit beaucoup plus de chemin que l'autre, pendant la durée de l'heure, et qu'ainsi, lorsqu'elle fut écoulée, ils se trouvèrent fort-éloignés l'un de l'autre et que, pour remédier à cet inconvénient, on toisa la distance qui se trouva entre eux, et on planta la première borne d'accommodement au milieu de cette distance.

[6] La version Bridel de cette légende paraîtra ultérieurement dans cette série.

[7] En réalité Folklore suisse.-Bâle.- 35, 1 (1945), p. 2-4. Ce conte paraîtra dans notre série.

Chez nous, ce fut au son du tambour que ces rongeurs malfaisants débarrassèrent brusquement les granges et greniers. Derrière le taupier-sorcier du village de Bière, ils franchirent le col du Marchairuz. Une pierre jetée dans la baume de la Rolaz suffit pour inciter la gent trotte-menu à se précipiter dans l'orifice béant. Ils y périrent jusqu'au dernier.

La Baume aux rats appartient à une catégorie spéciale de contes légendaires facétieux où le narrateur raconte un événement prétendant avoir joué lui-même un rôle prépondérant. Ce genre de production sera l'objet d'une étude spéciale, sous la rubrique « gabes » au 10.

Une version de la légende grecque d'Eros et Léandre connut quelque faveur au Chenit vers 1860. Une jeune fille de chez nous, en service en Savoie, avait appris cet air. Ce fut un feu de paille. A la longue, musique et paroles s'oublièrent.

Une tradition se rapportait à certain bloc tabulaire à proximité de la route du Marchairuz, sur la montagne de la Rolaz. Pour voir tourner la table de pierre, il suffisait de glisser une pièce d'argent dans une fente, mais au moment même où minuit sonnait au clocher du Brassus[8].

Nos curieuses vieilles légendes s'enfoncent grand train dans l'oubli. La dernière sonnait pour recueillir les « rescapées ». Connaîtront-elles une fois publiées un regain de faveur ?

Chose étrange, tandis que s'estompaient mythes et traditions d'autrefois, il s'en créaient de nouveaux. Connaissez-vous les délicieux contes légendaires de Madame Julie Meylan, naguère parus dans la Gazette de Lausanne et la Feuille d'Avis de la Vallée ? Sous le titres : « A l'écoute des millénaires... », brodant sur deux lignes d'histoire, l'auteur a laissé libre cours à sa fantaisie. Sa tentative de rapt des reliques de St. Point, comme aussi l'intervention salvatrice d'un loup apprivoisé, sont purement imaginaires.

La présente monographie folkloristique sera sans doute seule de son espèce pour le Jura vaudois. Il ne paraîtra donc pas déplacé de signaler, à côté des légendes du crû, quelques autres propres à nos voisins immédiats de Vallorbe et de Vaulion-Romainmôtier.

---

[8] Cette légende a été reprise par Jean-Paul Guignard, sous le titre de « La légende de la Pierre-Tournante », paru en brochure A4 en 2007. Notons ici que JPG est aussi l'auteur de nombreux autres textes qui touchent aux contes par leur aspect un peu fantastique, citons entr'autres : « Le chemin qui remontait le temps », « La roche du solitaire », etc. Beaucoup de ces textes ont paru dans le journal de l'Amicale de la Vallée de Joux que l'on consultera avec profit pour y faire plein de découvertes. JPG disait ceci dans l'introduction de son conte de la « Pierre-Tournante » : Autrefois la Vallée possédait tout un lot de légendes dont la plupart ont malheureusement disparu avec ceux qui ne sont plus. Au départ, c'était parfois un événement plus ou moins insignifiant, ou tout simplement une rumeur qui courait, s'enrichissant de génération en génération de pittoresques détails puisés aux sources mystérieuses de l'inconscient collectif de l'humanité.

Le sublime et le symbolisme de ces gandoises atteignirent leur apothéose avec les histoires à Champion-de-la-Frache. Depuis, la TV et autres balivernes ont porté un coup fatal au lyrisme et à la poésie des conteurs combiers.

On découvrira plus loin que finalement tout ne fut pas perdu de cette production littéraire et qu'il y a encore quelques beaux restes !

La légende de la Grotte aux Fées eut pour théâtre l'ancienne source de l'Orbe, site bien connu des gens de la Vallée. Donat, le beau forgeron, ami de la fée aux pieds palmés, manqua, comme Psyché, à son serment de ne point chercher à contempler les traits de l'âme soeur. Le charme rompu, la complaisante fée disparut pour toujours. Une pièce de théâtre, représentée à Vallorbe lors de l'inauguration du Casino, évoquait précisément ce drame légendaire (1910)[9].

Le fait suivant, relaté par « Les Mélanges helvétiques » du doyen Bridel, a peut-être un fonds de vérité.

Vers 1760, une jeune Comtoise de 16 à 18 ans, roula, on ne sait comment, jusqu'à une étroite corniche de rochers aux bords de Vallorbe. Il fallut utiliser les cordes des cloches de la paroisse pour retirer la malheureuse de sa périlleuse position. Soit étourdissement, soit peur, la demoiselle ne répondait à aucune question. Son costume spécial trahissait son origine d'Outre Mont-'Or, aussi fut-elle reconduite à Besançon. Nul ne parvint à avoir de ses nouvelles. La superstition s'en mêla. Le diable et ses agents, on en était persuadé, avaient joué leur rôle dans cette chute singulière.

Deux légendes fantastiques se rapportent au village disparu de Lanfrey, entre Vaulion et Romainmôtier.

Les habitants de Lanfrey pratiquaient la sorcellerie. Ils jouaient à leurs voisins les pires tours imaginables. Lassés, ces derniers finirent par se concerter pour détruire de fond en comble ce nid de vipères. Ils s'opposèrent par la suite à toute tentative de reconstruction. Or les magiciens et magiciennes du hameau avaient caché de fabuleux trésors. A plusieurs reprises certains cherchèrent à mettre la main dessus. Une fois, après maintes cérémonies incantatoires, une large fosse fut creusée. La pioche vint enfin à heurter un pot rempli de pièces d'or posé sur un énorme coffre. On hisse péniblement le lourd fardeau qui s'approchait de l'orifice lorsque l'un des ouvriers, dans son enthousiasme, eut le malheur de s'écrier : « Dieu soit béni! Cette fois le trésor est à nous! » Aussitôt le magot retomba de tout son poids au fond du trou. Il s'y enfonça même si profondément qu'on ne put le repêcher. Le jeune homme avait oublié que pendant un tel travail, il était interdit de prononcer le nom de Dieu.

Dans ces mêmes parages se trouvait aussi un gigantesque tonneau de vin. Il gisait à une grande profondeur. Au cours des siècles les douves tombèrent en poussière. Le liquide lui-même, un nectar sans pareil, ne put s'échapper, telle était l'épaisseur de la couche protectrice. Toutes les tentatives de s'approprier la fabuleuse fuste demeurèrent infructueuses.

Il est parfois difficile de distinguer les contes un peu étranges et singuliers des légendes proprement dites. La plupart de nos contes demeurent inédits. On les entendait dans les réunions de famille ou de société, à l'auberge, anciennement aux veillées.

---

[9] La Grotte aux Fées, ce conte selon Bridel sera reproduit ultérieurement.

Les aventures de chasse, de pêche et de contrebande jouissaient d'une faveur spéciale. Les incidents comiques y abondaient. A les entendre débiter avec le plus pur accent du crû, tous les fronts se déridaient. Mes petits carnets renferment une foule de ces récits d'autrefois. Il y aurait de quoi remplir un volume. Un triage s'impose.

Certain conte de la chèvre et des cabris, familier à nos aïeules, différait sensiblement de son sosie germanique. Peut-être le connaissait-on déjà à la Vallée vers la fin du XVIIIe siècle. Le Grand Louis le racontait avec une mimique impayable.

En 19.., la Feuille d'Avis de la Vallée publiait l'attendrissant conte de Blanchette par P.A. Golay. Ce récit s'était transmis oralement pendant nombre de générations. La petite chèvre des Piguet-Dessous, tout comme plus tard celle de Monsieur Séguin, s'en fut seulette au bois et le loup la navra.

Du temps des Bernois des battues s'organisèrent de temps à autre. Les fauves se voyaient traqués de toutes parts. L'une de ces expéditions tourna au comique. Un natif de Derrière-la-Côte crut voir un soir sept paires d'yeux flamboyants braqués sur lui. Fou de terreur, notre homme s'enfuit à toutes jambes. Des jours durant les habitants du hameau n'osèrent plus sortir de chez eux. Enfin les poltrons reprirent courage. Une battue s'organisa. Mais, au lieu de sept loups, on découvrit sept vieux troncs noircis. L'expression ironique « aussi certain que les sept loups du bois des Aubert », resta longtemps populaire. Une chanson patoise, inédite, de composition récente, rappelle la joyeuse surprise de nos pères.

Vers 1815 le dernier loup du Chenit mordit la poussière lors d'une battue générale. L'adroit Nemrod, qui le mit bas, se vanta d'avoir visé certaine ouverture naturelle pour ne pas endommager la peau. Lors du centenaire de l'événement, la Feuille d'Avis locale rappela ce curieux épisode.

Même à une époque récente, on crut apercevoir des foulées de loup. Des battues s'organisèrent. Des centaines d'amateurs pourvus d'armes hétéroclites, voire de tridents, y prirent part. Ce fut une vaste rigolade. De fauves, pas trace. On s'étonne qu'aucun chasseur n'ait été tué.

Au début de notre siècle, nouvelle alerte. Un loup errait dans la région. Certain gendarme stationné au Brassus, imagina un stratagème pour attirer le fauve. Il attacha une chèvre au pied d'un arbre. Lui-même, juché sur une branche, le fusil chargé en main, se chargeait de bêler. La nuit se passa sans incident. La maréchaussée rentra bredouille au logis. La population s'empara de l'incident. Tout le pays romand se fit des gorges chaudes sur le compte du fonctionnaire déçu.

Autrefois il existait dans nos montagnes une coutume apparentée au Kiltgang alémanique. Les jeunes gens pénétraient de nuit chez leur promise en soulevant le châssis de la fenêtre à guillotine. La belle, pour faciliter l'entreprise, glissait une bûche entre le châssis et son cadre. Les doigts de l'amant avaient ainsi meilleure prise.

Vers 1840, un jeune horloger des Bioux courtisait une fille de Fontaine aux Allemands. Pour s'y rendre, il utilisait le bateau pendant la belle saison, la glace du lac en hiver. Une série de temps épouvantable vint une fois retarder la visite coutumière. Enfin l'amoureux brava la tourmente. Entré dans la chambrette où reposait la belle, l'amoureux se glissa vers elle. Horreur ! Le corps était froid et raide. Hors de lui, sans songer à se rhabiller, le malheureux s'enfuit à travers les neiges où il ne tarda guère à succomber. Le conte de Jean le promis (Djan Méilin en patois) parut en 19.. dans le Conteur Vaudois.

Vrai régal d'entendre nos vieux contes récités par de fins diseurs. On ne s'en lassait jamais. Le ton sentencieux, l'accent chantant et local, la mimique appropriée, rien n'y manquait.

Il me souviendra toujours de la satisfaction éprouvée à écouter le vieux secrétaire de la commission scolaire. Il s'agissait, il est vrai, d'anecdotes empruntées au Conteur vaudois ou autres publications humoristiques et transposées en patois de chez nous. Chacun était suspendu aux lèvres de l'orateur lorsqu'il évoquait le vieux capitaine maniaque et la pauvre soeur qui avait mal tourné ou l'écureuil faisant tourner sa roue à l'infini.

Un autre diseur expérimenté disposait d'un petit carnet plein de contes croustillants. Unique en son genre, le morceau patois intitulé « lou dèrrin dzoeu d'écôula daou piti Dâvid » (le dernier jour d'école du petit David).

Mentionnons enfin les remarquables contes de Noël et de Pâques de Madame Julie Meylan qui eurent les honneurs de la Gazette de Lausanne.

Si le neveu de Charlemagne ne foula le sol de la Vallée, la légende veut qu'il ait fait apparition non loin de là. Le paladin, en train de visiter les états de son futur beau-père, le comte de Bourgogne, s'en fut un jour sur la Dôle. On voyait alors au sommet de cette montagne d'énormes blocs erratiques. Fantaisie prit au héros de s'en servir comme palets. Le premier rocher, lancé d'une main puissante, tomba à deux lieues de distance dans les bois de Burtigny. Il devait servir de but. Le second, destiné à frapper le précédent, chut à quelque distance. Furieux de sa maladresse, le grand enfant qu'était Roland bondit d'un saut sur le bloc récalcitrant, comptant le broyer sous les sabots de sa monture. Mais ceux-ci ne firent qu'y creuser leurs empreintes. Alors notre héros fendit le bloc de haut en bas d'un coup de Durandal, sa bonne épée (exploit renouvelé plus tard à Roncevaux). Juste Olivier recueillit cette tradition qu'il publia dans son « Canton de Vaud » il y a un peu plus d'un siècle. (Réédition F. Toth, pages 307-308, année 1938). De son temps on montrait les deux blocs légendaires. Le plus petit répondait au nom de lec (le but), le plus grand à celui de Pierre à Roulaud. (« Lec » correspondrait-il à « les » cité par Godefroy au sens de pilier de fourches patibulaires ?)

La promise du héros perdit l'esprit à l'ouïe du désastre pyrénéen. Elle s'en fut errer par monts et par vaux. Parvenue aux frontières de la Transjurane, sur le haut Doubs, la pauvre dolente s'assit sur les bords d'un étang. Tant y pleura la belle Aude aux bras blancs que ses yeux bleus fondirent, communiquant leur

azur à l'onde. Cette agreste pièce d'eau porta désormais le nom de Lac bleu. Une pièce de vers de composition récente, en patois du Chenit, évoque cet épisode légendaire, vieux d'un millier d'ans et plus.

La fable jouait un rôle minime dans les réunions familiales ou familières d'autrefois.

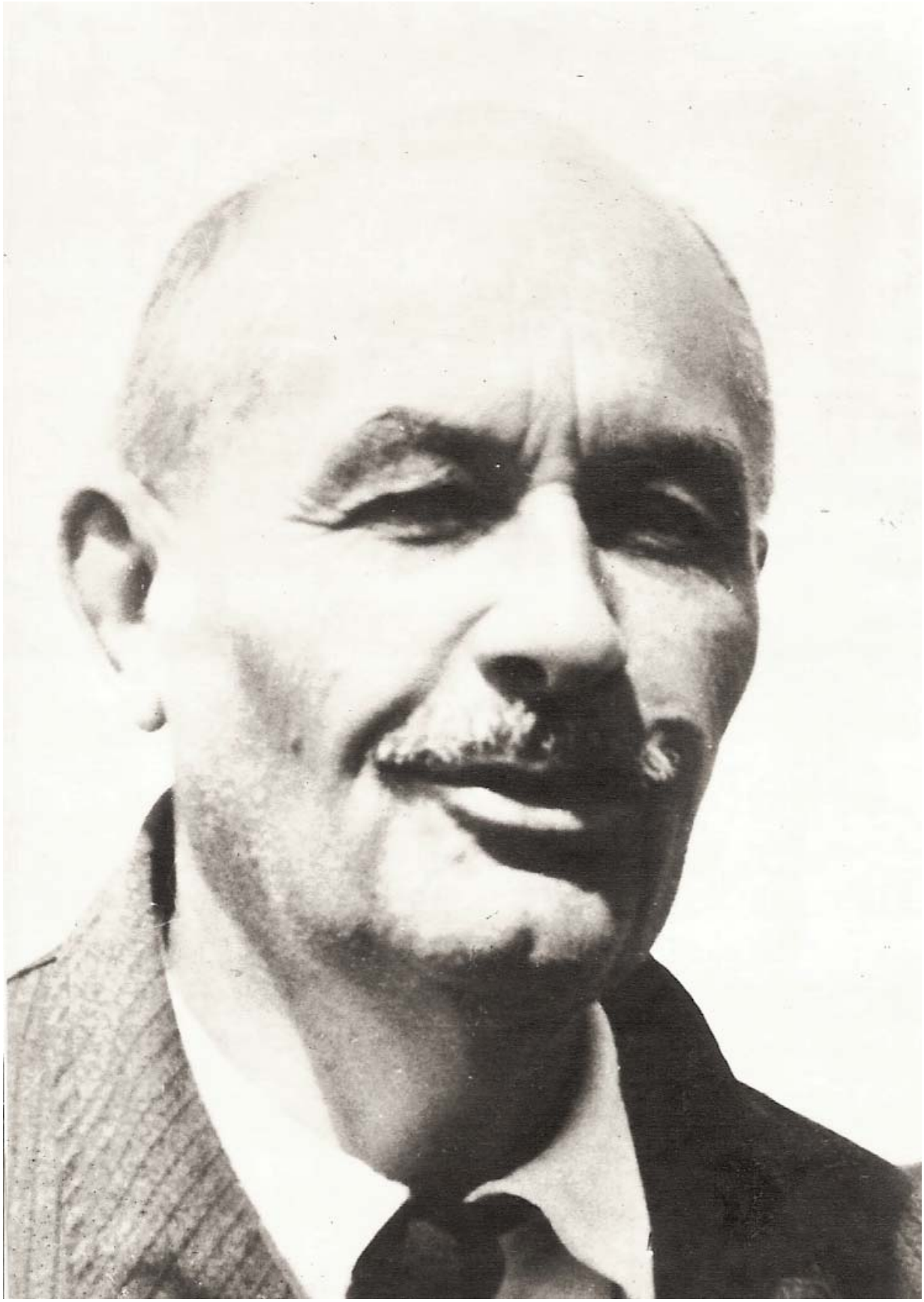
Mérite pourtant une mention spéciale celle du Corbeau et du renard, mise en patois du Chenit, adaptée aux circonstances locales, pourvue d'un épisode complémentaire typique. Elle se récitait fréquemment dans la première moitié du siècle passé. Le Grand Louis, qui probablement l'avait composée, la débitait avec force gestes. Son « tin-tou-bin? » (tiens-tu bien?) suscitait immanquablement de grands éclats de rire. Des générations durant, on imita le vieux conteur. Vers 1870, certaine demoiselle M.S. s'en tirait à merveille.

Quelques détails sur la version combière de la fable de La Fontaine : la tomme avalée, une grande soif prit maître goupil. Conseillé par Noiraud (le corbeau), le fieffé larron s'en fut se désaltérer dans un creux de tourbière voisin. Le corbeau de son bec retenait le renard par la queue. Inquiet, ce dernier s'écria : «Tiens-tu bien, oh mon ange ? » Le corbeau ouvrant largement le bec, répondit « Couâ ». Renard chut dans l'eau vaseuse et s'y noya tandis que Noiraud s'enfuyait à tire d'ailes. A trompeur, trompeur et demi, affirme un ancien proverbe.

La fable de la Conscience de Stop, qu'ont mémorisée des générations d'écoliers, repose sûrement sur une très ancienne tradition orale. Nos aïeules en connaissaient une version. La scène se passait au hameau du Campe. Le voleur s'attaquait, non aux pommes de terre, mais aux sapins croissant le long de la pente raide, au levant de la localité. A la montée, l'essieu gémissait : « Tu seras pris, tu seras pris, tu verras bien! » L'homme venait de consommer son délit lorsque survint le garde forestier. Alors le larron dégringola à toute vitesse, tandis que l'essieu sifflait : « Je le savais bien, je le disais bien, vieux coquin, ça te vient bien! ». Mise en vers, la fable de l'Essieu (l'Essi), parut dans le Conteur Vaudois, puis dans la Feuille d'Avis de la Vallée en 1915.

Citons encore en dernier lieu une fable inédite, celle de la Truite et du pêcheur. Elle peint l'aventure authentique arrivée à l'un de nos princes de la ligne. Un brave homme croyait avoir accroché une bête de grand poids. Comme Perrette, il faisait force beaux projets. Que vit-il enfin au bout de son fil ? Un vieux moulin à café tout rouillé. Il existe une version patoise récente de cette fable. Elle attend encore son éditeur.

Autre fable impossible à reconstituer où interviennent une ouyeta, une dzenoletta et un cayon.

Variante locale du conte du petit Chaperon rouge. Il y était question d'un loup ébouillanté, paraissant ensuite, une vieille chemise entortillée autour de la patte, se faisant asséner un coup de merlin sur la tête pour s'adoucir la voix.

Note sur le Corbeau et le renard, avec une variante : le renard eut la queue prise dans la glace et perdit son pelage.